

La poétesse nègre et le surdoué

L'anthropologie de l'abbé de Feller

Daniel DROIXHE

Dans son numéro de mars 1774¹, le *Journal historique et littéraire* de l'abbé de Feller informait, parmi les nouvelles de Londres, qu'on « vient d'imprimer ici un recueil de poésies remarquables par la qualité de leur auteur, et par l'argument qu'elles forment contre des philosophes extravagants, qui ont prétendu placer les nègres dans la classe des brutes, et en faire une espèce différente de la nôtre ». L'annonce visait la parution des *Poems on various subjects, religious and moral* de Phillis Wheatley (1773), « une fille nègre transportée d'Afrique à Boston en 1761, âgée alors de sept à huit ans² ». « Achetée par le sieur Wheatley [et] aidée des seuls secours qu'elle put trouver dans la famille, elle parvint à entendre, à parler et à écrire la langue anglaise ».

Cette jeune personne, née dans un climat malheureux, sans maître, sans éducation, portant encore les fers de la servitude et assujettie aux services humiliants de cet état, déploie des talents qui feraient honneur dans les régions les plus éclairées de l'Europe.

Dans ses traités polémiques comme dans le journal, de Feller n'a cessé de plaider pour l'unité de la nature humaine. Son compte rendu de l'*Essai philosophique sur le corps humain* de Delisle de Sales (1773-74) résume particulièrement le combat mené contre l'évolutionnisme. L'ouvrage se présentait comme le complément de la *Philosophie de la nature*, dont il se donne pour les tomes 4 à 6³. L'auteur y

disserte à perte de vue sur les nègres, les albinos, les géants, les nains, l'ourang-outang, etc., dans le dessein de rapprocher l'homme de la brute en le montrant dans sa plus grande dégénération⁴.

¹ P. 203-04.

² Cf. W.H. ROBINSON, *Phillis Wheatley and her writings*, New York/Londres: Garland, 1984 (*Critical studies on Black life and culture* 12). Sur les comptes rendus de l'ouvrage dans la presse du temps : p. 38 sv. On notera que deux critiques accusent d'hypocrisie les Bostoniens, qui encensent Phillis Wheatley sans rien faire pour changer le statut de ses compagnons d'esclavage. V. aussi K.A. SANDIFORD, «Early traditions of African learning in Europe: Renaissance to Enlightenment», *Images de l'Africain de l'antiquité au XXe siècle*, éd. D. DROIXHE et Kl. KIEFER, Francfort : Lang, 1987, p. 73-83.

³ P. MALANDAIN, *Delisle de Sales, philosophe de la nature (1741-1816)*, Oxford : Voltaire Foundation, 1982, p. 154 sv.

⁴ Juin 1775, p. 858-63.

Fréron avait de même dénoncé le « délire » subversif et les « idées folles » d'un écrit incitant à la rébellion toutes les victimes de la tyrannie, d'une manière qui évoque l'Histoire des deux Indes. On sait par les récits de voyage et les témoignages des colonies que « l'homme opprimé », parfois, « inutile et rend eunuques ses enfants pour éteindre sa postérité ».

Américains, dont les Nunnès et les Pizarres se sont joués de l'existence ; esclaves de l'Asie qui ne respirez que par le caprice d'un despote ; nègres, traités en bêtes de somme par des bêtes féroces, par quelle absurde logique trompez-vous l'espoir de vos ennemis, en cessant d'être hommes ? Puisqu'on vous laisse le couteau d'Origène, armez-vous-en comme Brutus, et le genre humain est vengé.

Feller souligne chez Delisle de Sales l'aboutissement « monstrueux » d'un ouvrage dont il a eu la clairvoyance de dénoncer la perversité : la *Philosophie de la nature* de Robinet, un livre que « bien des gens ont regardé comme une préparation au *Système de la nature* ». On sait que Robinet, de passage à Liège quelques années auparavant, s'était vu contraint par le synode à une rétractation solennelle que publia la presse locale. Ses idées ont désormais pris la forme d'une « doctrine du néant ». À nouveau, « par une espèce de pressentiment que quelque matérialiste allait établir sur cette partie de l'histoire naturelle », l'abbé a « réfuté d'avance » l'*Essai philosophique sur le corps humain*, dans son *Catéchisme philosophique* imprimé à Liège en 1773. On va considérer les grandes lignes de cette « réfutation » et quel fut son écho dans le *Journal historique et littéraire*, au cours de dix premières années de sa parution.

I. DES MONSTRES

Que peut dire le chrétien des « dégénéralions » de la nature, où celle-ci paraît expérimenter des combinaisons diverses ruinant l'idée d'un plan divin rigoureux⁵ ? On se demandera d'abord, rhétoriquement, « si ces écarts mêmes ne relèvent pas le mérite d'une opération régulière ». On envisagera l'action

⁵ Sur l'histoire de l'anthropologie, on verra, outre les travaux classiques de M. Duchet, l'ouvrage remarquable de P.P. GOSSIAUX: *L'homme et la nature. Genèses de l'anthropologie à l'âge classique, 1580-1750*, Bruxelles : De Boeck, 1993. Pour un survol sommaire : I. SCHULTE-TENCKHOFF, *La vue portée au loin. Une histoire de la pensée anthropologique*, Lausanne: Ed. d'en bas, 1985 (Coll. Nord-Sud et Le forum anthropologique). Sur la question des monstres : GOSSIAUX, p. 245 sv. (*En marge de la raison méthodique: le sauvage, l'enfant, le fou et le monstre; Continuité structurale et historique de l'être: de la pierre à l'homme par le singe et le monstre*); P. TORT, *L'ordre et les monstres. Le débat sur l'origine des déviations anatomiques au XVIIIe siècle*, Paris : Le Sycomore, 1980, spéc. p. 228-29; M. REGALDO, «Lumières et tératologie: Diderot ou le monstre apprivoisé?», *Eidolon* 12, 1980, p. 5-26; J.-L. FISCHER, «Tératologie et anthropologie. Introduction à l'étude du rapport entre la science des monstres et l'histoire naturelle de l'homme dans la seconde moitié du XIXe siècle», *Histoires de l'anthropologie: XV-XIXe siècles*, éd. Br. RUPP-EISENREICH, Paris : Klincksieck, 1984, p. 415-19.

de « quelque trouble étranger et postérieur à la création ». Sur un plan supérieur, il y aurait même à invoquer saint Augustin et Bonnet pour faire valoir qu'un « système de physique » ne laissant aucune place aux « monstruosités » renverserait « les lois établies pour la reproduction des êtres et la conservation des espèces ». Charles Bonnet et sa *Contemplation de la nature* (1764) sont une référence familière, chez de Feller⁶.

Celui-ci s'interroge en premier lieu sur l'existence des géants, un thème des plus classiques, légué notamment par la critique biblique telle qu'elle se résume dans une dissertation du P. Calmet⁷. L'affirmation de leur existence figure depuis toujours dans l'arsenal matérialiste, au chapitre des « brouillons » de la nature humaine. L'embarras du philosophe chrétien vient ici des témoignages de l'Écriture relatifs à la taille supérieure d'anciens héros. Goliath, par exemple, aurait eu « dix pieds sept pouces ». Telle est pour Feller la limite providentielle du concevable. Les individus exceptionnels dont parle la Bible « sont apparemment les plus illustres et les plus vrais de tous les géants ». Les autres sont rejetés du côté du mythe : ceux que l'on dit « de 400, de 140, de 120 pieds », mais aussi les races peu communes dont font état certains voyageurs contemporains. La fable de Teudobochus et de ses pareils a été réduite par la critique anglaise, et notamment Hans Sloane⁸, à quelques os d'éléphant ou de baleine. Il faut être Dom Calmet pour « donner son suffrage » à des « exagérations puérides ».

Celui-ci invoquait en effet « les poètes, les historiens, les auteurs sacrés et les profanes, la tradition de tous les peuples, les monuments les plus anciens », pour rendre témoignage « à l'existence de ces hommes fameux, qui firent la terreur de leurs siècles, par la grandeur extraordinaire de leur taille, et par l'excès de leur force, et de leur audace ». Il est vrai que le critique éprouve dans ces matières, avoue Calmet, « toutes les peines du monde » à « démêler le vrai du faux » sans se laisser influencer par les esprits qui « révoquent en doute tout ce qui s'éloigne de la vraisemblance ». Mais il note lui-même le sens allégorique couramment attaché à la notion de géant par les Pères de l'Église : Origène croit que le mot désigne simplement des impies ; Jean Chrysostome parle d'« hommes d'une grande force » ; Cyrille

⁶ Cf. R. TROUSSON, «L'abbé Fr.-X. de Feller et les philosophes», *Études sur le XVIIIe siècle* 6, 1979, p. 103-15, qui observe que les oeuvres des matérialistes «ne sont jamais citées ou utilisées de première main», chez Feller, mais à travers les «apologistes chrétiens qui ont réfuté ces ouvrages». Sur Feller, cf. M. LE MAIRE, *Un publiciste au siècle des Lumières: Fr.-X. de Feller (1735-1802)*, thèse de doctorat en histoire, UCL, 1949, 2 vol. dactyl.

⁷ *Sur les géants*, dans *Dissertations qui peuvent servir de prolégomènes de l'Écriture sainte*, Paris : Emery et al., 1720, t. II, seconde partie, p. 17 sv.

⁸ Sur son rapport concernant les peines infligées aux esclaves noirs - au demeurant «a very perverse generation of people» - cf. D. GRANT, *The fortunate slave. An illustration of the African slavery in the early eighteenth century*, Oxford Univ. Press, 1968, p. 79-80.

d'Alexandrie songe soit à des individus particulièrement « monstrueux par leur laideur et leur difformité », soit à des « hommes violents et robustes ».

Le matérialisme évolutionniste avait eu beau jeu de recycler l'ancienne croyance dans le cadre d'une théorie de la « dépuration » ou sélection⁹. Il est caractéristique que Delisle de Sales, tout en rejetant ce qui relève de la pure mythologie (comme chez Josèphe ou Bertrand), défende l'existence des géants, appuyée par le gigantisme de certaines espèces végétales (Pline) et les récits d'innombrables voyageurs¹⁰. Il n'est sans doute pas moins caractéristique que Corneille De Pauw s'oppose à toutes ces autorités. Feller adopte ainsi une position moyenne, entre *aggiornamento* et « anti-gigantologie ». La lettre biblique impose l'existence minimale des colosses « de la postérité de Seth », révoltés contre Dieu. « On peut croire que les hommes d'une grandeur prodigieuse étaient communs parmi eux ». Mais on récusera les témoignages provenant de ceux qui alimentent ordinairement le libertinage. Pas d'individus de taille inhabituelle chez les Patagons de Delisle de Sales, qui, s'opposant à De Pauw, proposait de chercher leurs ancêtres chez les grands animaux dont on retrouve les squelettes dans le Nouveau Monde. Qu'on aille, continue Feller, lire le récit contradictoire de Bougainville. Celui-ci ne les a trouvés « ni plus grands, ni même aussi méchants que les autres hommes ». « Les géants des Terres australes sont rangés aujourd'hui parmi les lions ailés et les aigles à deux têtes ».

Les pygmées, dont parlent Aristote, Pline, Pomponius Mela, Aulu-Gelle, n'authentifient-ils pas de leur côté l'hypothèse de l'expérience évolutive ? On sait qu'Edward Tyson, sur base d'une dissection du chimpanzé, avait vu dans le pygmée le chaînon intermédiaire entre les primates et l'homme (*Orang outang, sive homo sylvestris*, 1699). Il est vrai qu'il soulignait des différences structurelles entre ceux-ci et celui-là, comme le note P. Gossiaux¹¹ : « côtes supplémentaires, longueur des phalanges des doigts du pied, absence de ligament du pénis, etc. ». Mais « les différences qui opposent les singes "vrais" à l'*homo sylvestris* sont beaucoup plus nombreuses et plus tranchées que celles qui séparent celui-ci de l'homme ». Concernant l'existence d'une race caractérisée par une très petite taille, Feller répond précisément que cette ressemblance des deux espèces a dû conduire à prendre des singes pour des hommes, comme le veut Buffon. Au reste, l'ancienne localisation des pygmées (en Thrace, Éthiopie, Inde) est pleine « d'incertitudes et de contradictions ».

⁹ REGALDO, p. 9, qui cite la *Lettre sur les aveugles* : «S'il n'y avait jamais eu d'êtres informes, vous ne manqueriez pas de prétendre qu'il n'y en aura jamais, et que je me jette dans des hypothèses chimériques; mais l'ordre n'est pas si parfait [...] qu'il ne paraisse encore de temps en temps des productions monstrueuses.»

¹⁰ MALANDAIN, p. 236.

¹¹ P. 267.

Quant aux autres monstruosités dont il est question dans l'histoire — acéphales, sirènes, centaures, satires — elles s'expliquent par des confusions analogues. Les hommes sans tête de Pline et de saint Augustin, dont le souvenir est rappelé par Diderot dans le *Rêve d'Alembert*, ne sont que des Blemmiens au « col très-court », dont « la tête presque appuyée sur les épaules » était couverte de longs cheveux.

Dans la galerie des erreurs naturelles, l'homme-marin dont parlent tant les partisans de Benoît de Maillet et du Telliamed occupe bien sûr une place en vue. On en fournit une description assez circonstanciée dans le *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Valmont de Bomare, qu'invoque Feller. Ce répertoire était rangé par un autre contemporain, Gudin de la Brunellerie, parmi les monuments du siècle, aux côtés de l'*Encyclopédie*¹². Son succès fut « prodigieux¹³ ». La référence de Feller n'était pas suspecte.

Toutes les descriptions de ces monstres marins, leur donnent la taille ordinaire d'un homme, mêmes configurations et proportions jusqu'à la ceinture, la tête arrondie, les yeux un peu gros, le visage large et plein, les joues plates, le nez fort camus, des dents très blanches, des cheveux grisâtres, quelquefois bleus, plats et flottants sur les épaules, une barbe grise et pendante sur l'estomac, qui est aussi garni de poils gris, comme dans les vieillards, la peau blanche et assez délicate. Le mâle et la femelle ont le sexe de l'homme et de la femme : on appelle tritons les mâles, et sirènes les femelles : celles-ci ont des mamelles fermes et arrondies comme les ont les vierges ; les bras sont assez larges, courts et sans coudes sensibles, les doigts sont à moitié palmés, et leur servent de nageoires ; mais la partie inférieure, à prendre du nombril, est semblable à celle d'un poisson dauphin, et elle se termine en queue large et fourchue. Nous doutons fort de tous ces faits¹⁴.

Feller partage ce doute. Il aura l'occasion de le redire quand paraissent les Helviennes de Barruel, dont il rend compte en septembre 1781¹⁵. On sait que celles-ci mettent en scène un chevalier « enchanté d'avoir l'occasion de répandre la lumière philosophique dans sa patrie, c'est-à-dire parmi les habitants du Vivarais ». Mais un « provincial instruit et ami du vrai » fournit le contrepoint. Sont ici passés en revue, d'un plus large mouvement, les systèmes « du Telliamed (M. de Maillet), de la Métrie, de Robinet, de Diderot, et d'autres spéculateurs qui ont fait de l'ouvrage admirable de la création, un barbouillage où le ridicule et l'absurde disputent qui aura le dessus ». On cite après Barruel la définition de l'animal selon Diderot :

¹² *Aux mânes de Louis XV*, Aux Deux-Ponts : À l'Imprimerie ducale, 1776, p. 145 sv.

¹³ L'édition liégeoise ne manqua pas de reproduire le *Dictionnaire* sous l'adresse du Parisien Lacombe. Cf. Ph. VANDEN BROECK, *Supplément à la Bibliographie liégeoise. XVIIIe siècle.- 1*, Univ. Libre de Bruxelles, Centre de philologie et d'histoire littéraire wallonnes, 1984, dactylogr.

¹⁴ *Dictionnaire*, Paris : Didot, 1764, t. III, p. 80-81.

¹⁵ Reprod. dans *Mélanges de politique, de morale et de littérature, extraits des journaux de M. l'abbé de Feller*, Louvain : Vanlinthout et Vandenzande, 1822, I, p. 440 sv.

un système de différentes molécules organiques, qui, par l'impulsion d'une sensation semblable à un toucher obtus et sourd, que celui qui a créé la matière en général leur a donnée, se sont combinées jusqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus convenable à sa figure et à son repos.

« Vive la philosophie arabe ! » Qu'est-ce « que ce toucher obtus et sourd, que cette place convenable au repos d'une molécule, etc. » ? « Le langage des Scot et des Fonseca n'a jamais rien présenté de plus vide de sens. » « Mais voici véritablement, comme dit le chevalier, du Diderot tout pur. Il s'agit de prouver qu'il n'y a qu'un seul animal primitif, dont l'homme descend comme les brutes. » Délire matérialiste et polygénisme voltairien s'unissent dans une même entreprise. D'un côté, les philosophes se persuadent qu'eux-mêmes, « la souris et l'éléphant ont le même animal pour père commun ». De l'autre, Voltaire allègue la « barbe d'un Suisse » pour soutenir l'origine radicalement différente de l'imberbe Américain. Unité ou diversité : tout est bon pour ruiner l'image d'Adam. La dissolution de l'archétype humain prend place dans une explosion cosmique. L'univers, réduit par Buffon au cristal originel, s'écroule sur lui-même. On ne peut mieux en parler que Barruel.

Quel saut prodigieux n'a pas fait la raison de ce philosophe ! quelles barrières n'a-t-il pas franchies, lorsque d'un morceau de roche vitrifiée il s'est élevé jusqu'à la découverte de la matière primitive ! lorsqu'en voyant la terre aplatie sous les pôles, il a prononcé qu'elle fut jadis un soleil de verre fondu...

Il n'est pas trop difficile, pense Feller, de ridiculiser les impies « dans des matières de morale et de littérature ». Autre chose est de composer « un ouvrage d'amusement et de bonne plaisanterie » touchant à la physique et à la métaphysique. Barruel en l'occurrence, a montré un « talent rare ». Il faut encore le citer quand il trace, à l'usage des beaux esprits à la mode, le programme d'une semaine philosophique.

Le lundi nous serons pour les soleils de verre, d'émail, de craie, de pierre-ponce, surtout pour la comète et les époques de Mr. de Buffon ; le mardi nous tiendrons avec Telliamed pour la terre dévidée par le soleil, et pour le brochet et la carpe nos très-dignes ancêtres ; Robinet nous fera passer le mercredi assez joyeusement avec les œufs que pondent les montagnes, et ceux dont il a vu éclore la lune et les étoiles ; le jeudi La Métrie nous racontera les amours de la tigresse, du renard, de la louve et de tous ces animaux charmants, dont l'union a produit ce beau monstre que nous appelons homme ; le vendredi sera pour la nature qui a fait l'univers ; et le samedi pour l'univers qui n'a point été fait. Par respect pour Voltaire, nous lui consacrerons le dimanche : ce jour-là nous croirons aux Adams de toutes les couleurs, ainsi qu'aux pèlerins de St. Jacques (auxquels on doit, selon V., tous les coquillages qu'on trouve dans la terre) ; et puisqu'avec Voltaire il faut toujours rire aux dépens de quelqu'un, nous lui livrerons l'animal prototype de Mr. Diderot.

II. DU CASTOR

Parmi les philosophes qu'on vient de citer, il manque un nom qui va occuper une bonne part de l'activité combattante de Feller, à partir de 1781 : celui de Raynal¹⁶. Faisant écho à la Censure de la Faculté de théologie de Paris qui visait la troisième édition des *Deux Indes*, le *Journal historique et littéraire* reprend, parmi un flot de propositions condamnées, celle développant la « platitude d'Helvétius » selon laquelle « l'homme ne diffère de la brute que par sa main »¹⁷. Dès son article premier, sur l'homme et la loi naturelle, la Censure avait détaché du livre XV des *Deux Indes* le passage suivant¹⁸.

L'homme... ne doit-il pas principalement à cet avantage de son organisation la supériorité de son espèce sur toutes les autres ? Ce n'est point parce qu'il lève les yeux au ciel comme tous les oiseaux, qu'il est le roi des animaux ; c'est parce qu'il est armé d'une main souple, flexible, industrieuse, terrible et secourable. Sa main est son sceptre.

La Censure invoquait pompeusement le Cicéron des *Lois* et Ovide pour rappeler les traits indéniables de la supériorité humaine et tout ce qu'implique la création divine : « entendement », « liberté », « aptitude à la société », « organe de la parole », avec un « pouvoir presque illimité d'acquérir sans cesse de nouveaux degrés de perfection ». Du côté des matérialistes, on se plaçait sous la bannière de Lucrèce. Feller distinguait aussi la source de leur théorie de la supériorité physique chez Montaigne et Huygens¹⁹. Ainsi, Helvétius — ce « savant en us » — doit-il à d'autres une de ses plus fameuses provocations : « n'a-t-il pas enseigné que, si le sabot du cheval se changeait en une main humaine, on verrait le cheval disputer à l'homme l'usage de la raison et l'empire de la terre » ?

Ici interviennent, dans les *Deux Indes*, les considérations sur le castor, autre roi des animaux. On avait observé que celui-ci évite de construire ses digues près des endroits habités, comme s'il conservait le souvenir de la destruction de ses ouvrages par l'homme. Condillac n'avait pas manqué de souligner cette amorce de mémoire, condition indispensable au développement des signes qui fixaient la pensée mouvante. Le thème prend chez Raynal l'ampleur d'un modèle social et quasiment politique. La dissertation frappa les esprits.

Lucrèce a dit, non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en servir : mais qu'il a eu des mains et qu'il s'en est servi. De même le castor a des membranes aux pieds de derrière, et il nage ; il a des doigts séparés aux pieds de devant, et ceux-ci lui tiennent

¹⁶ Sur Feller et Raynal, cf. TROUSSON, p. 110-11.

¹⁷ Janv. 1782, p. 9 sv.; *Catéchisme*, p. 536.

¹⁸ *Censure*, Paris et Liège : Clousier et de Boubers, 1782, p. 17-18; *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, Genève : Pellet (Liège : Plomteux), 1782, t. VIII, p. 75-76.

¹⁹ *Catéchisme*, p. 179 et 184.

lieu de mains ; il a la queue plate, ovale, couverte d'écailles, et il l'emploie à traîner et à travailler ; il a quatre dents incisives et tranchantes, et il en fait des outils de charpente. Tous ces instruments, qui ne sont presque d'aucun usage, quand l'animal vit seul, ou qui ne le distinguent point alors des autres animaux, lui donnent une industrie supérieure à tous les instincts, quand il vit en société.

Les pages qui suivent avaient tout pour échauffer la bile d'un polémiste jésuite. On y exaltait sans ménager le pathos « cet animal doux, touchant, plaintif, dont l'exemple et le sort arrachent des larmes d'admiration et d'attendrissement au philosophe sensible qui contemple sa vie et ses mœurs ». La question de l'âme des bêtes s'y effaçait devant celles, plus accessibles, de la vertu et du bonheur. À considérer le « système d'idées très-composées, très-compliquées » qu'offre la construction d'une digue, « si ce n'était la crainte du feu dans ce monde ou dans l'autre, un chrétien croirait et dirait que les castors ont une âme spirituelle, ou que celle de l'homme n'est que matérielle ». « Sans passion, sans violence et sans ruse », refusant d'obéir comme de commander, le « citoyen » castor n'obéit qu'à la loi du « besoin commun de vivre et de peupler », en glorifiant par le plaisir universel de l'accouplement un Dieu « fécond et reproductif ». Rien, ici, qui évoque une « chartreuse ».

Feller ne peut que plaisanter lourdement le génie qui s'exprime dans la construction collective de « cabanes » de « deux ou trois étages, selon le nombre de familles ou de ménages ». « S'ils font des progrès dans cet art, l'on verra un jour les castors logés comme nos fermiers-généraux : le chef de leur république aura son Louvre »... La conformation de leurs pattes de devant y suffira-t-elle ? Le pouvoir prêté à la main est illusoire. Voit-on le pongo, qui a « des doigts assez semblables aux nôtres », « parcourir le globe immense de la terre, pour aller porter à de nouveaux peuples les richesses de l'art, de la religion, et de la nature » ? D'ailleurs, comme dit Bonnet, « si la botte d'un quadrupède venait à se convertir en doigts flexibles, la botte subsisterait encore dans le cerveau ». Les caractères acquis ne sont pas génétiquement transmissibles. La perfectibilité est donc bien le propre de l'homme, comme le montre par excellence le cas de l'animal qui en approche le plus.

III. DE L'ORANG-OUTANG

On a vu Buffon longuement attaqué dans les Helviennes de Barruel. Comme l'écrit R. Trousson, le « Pline » du siècle apparaît aussi à Feller comme le « plus coupable » de ceux qui, « semant le doute sur l'authenticité de la Genèse, risquent de porter le discrédit sur l'ensemble des livres saints », par « sa cosmogonie fondée sur l'hypothèse du choc du soleil et d'une planète, sa conception du déluge universel réduit à une simple inondation de l'Arménie », etc. La réfutation distillée dans le Journal de 1780 fera au même moment l'objet de l'Examen impartial des Époques de la nature, que l'abbé

publie à Luxembourg. Mais Buffon peut aussi souffler le froid. Son anthropologie sert volontiers de dernier refuge contre l'évolutionnisme. C'est à sa manière²⁰, et à celle de la Faculté de théologie citée plus haut, que Feller célèbre la supériorité de l'homme. Les grands singes ne diffèrent pas seulement de nous par de nombreux traits physiques : un nez « qui n'est pas proéminent », un front « trop court », des oreilles « trop grandes », « l'intervalle entre le nez et la bouche trop étendu ».

L'homme conserve toujours un air exclusif de majesté et de grandeur, qui porte l'empreinte de sa royauté et de son domaine sur tous les êtres vivants, même sur ceux qui lui ressemblent le plus, et qui marchent droit comme lui. [...] Son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de la divinité²¹...

Les Anciens, disait Feller dans sa réfutation de Delisle de Sales, ont eu raison de rapprocher le macaque de l'espèce humaine :

de ne le regarder que comme un homoncule, un nain manqué, un pygmée capable tout au plus de combattre contre les grues, tandis que l'homme sait dompter l'éléphant et vaincre le lion.

Que d'autres, comme Thomas Browne (*Essai sur les erreurs populaires*, 1733) ou le chirurgien Pietro Moscati (*Delle corporee differente essenziali che passano fra la struttura de' bruti e la umana*, 1771), plaisaient ou s'interrogent à propos du caractère spécifique de la station debout²². « L'homme marche toujours droit... »

Rendant compte en janvier 1778 de la *Confidence philosophique* de Jacob Vernes²³, Feller évoque, dans une note de caractère personnel, la particularité humaine érigée par Buffon en critère absolu de différenciation : le langage. On sait comment l'époque entreprit de réduire cette barrière, en prétendant notamment qu'une éducation linguistique des singes était possible. Le

²⁰ Cf. *Œuvres philosophiques*, Paris : PUF, 1954, p. 33 sv. (Corpus général des philosophes français).

²¹ *Catéchisme*, p. 58. V. aussi Bonnet, trois. partie, chap. XXX, p. 69 : «Par quel degré la nature s'élèvera-t-elle jusqu'à l'homme? Comment redressera-t-elle ces pattes en des bras flexibles? Comment transformera-t-elle ces pieds crochus, en des mains souples et adroites? Comment élargira-t-elle cette poitrine rétrécie? Comment y placera-t-elle des mamelles, et leur donnera-t-elle de la rondeur. Le singe est cette ébauche de l'homme: ébauche grossière, portrait imparfait, mais pourtant ressemblant, et qui achève de mettre dans son jour l'admirable progression des oeuvres de Dieu.»

²² Browne écrit par exemple (Paris : Witte et Didot, 1733, t. I, p. 431 sv.) : «Pour croire que l'homme est né droit afin de contempler les cieus, il faut n'avoir jamais vu le poisson que l'on nomme *uranoscope*, ou contemplateur du ciel; car ses yeux sont placés de manière qu'il le regarde directement, ce que l'homme ne fait pas, à moins qu'il ne penche sa tête en arrière. Et l'attribut dont il est question n'est pas même particulier à l'homme: on le remarque aussi dans les ânes...». V. notre «Hamann : l'homme historique», *De l'origine du langage aux langues du monde*, Tübingen : Narr, 1987, p. 35.

²³ P. 9 sv.; *Mélanges*, p. 89-90.

programme d'une telle expérience n'était pas seulement assigné à la philosophie du temps depuis l'Homme machine de La Mettrie, où la parole se présentait en position d'ultime conquête humaine, c'est-à-dire de dernier bastion idéaliste : « Des animaux à l'homme, la transition n'est pas violente ; les vrais philosophes en conviendront. Qu'était l'homme, avant l'invention des mots et l'invention des langues²⁴? » L'exil du P. Bougeant à La Flèche, pour son Amusement sur le langage des bêtes (1739)²⁵, en disait assez long sur le déplacement du principe spiritualiste. À tout cela, le chrétien ne peut répondre, à nouveau, que par l'expérience de l'inertie.

Il n'y a pas longtemps que j'ai essayé la force de cet argument contre un philosophe zélé, mais d'ailleurs homme sociable et droit, qui a assez de générosité dans le caractère pour ne pas s'offenser, quand même il se reconnaîtrait ici. Après qu'il m'eût dit des merveilles d'un certain orang-outang, qu'il avait connu particulièrement. Parlait-il, lui dis-je, fort sensément ? — Ho ! Ho ! il ne parlait pas. — Et pourquoi non ? — Il n'a pas les organes nécessaires. — C'est une chose démontrée en anatomie, que sa langue et son cerveau ne diffèrent en rien de ceux de l'homme. — Il manque de leçons. — Comment cela ? Il vous a entendu pendant plusieurs années ; n'assistait-il pas à vos conversations ? — On assure qu'il sait parler, mais qu'il refuse de le faire de peur d'être employé au travail. En disant ces dernières paroles, M. B. se mit à rire et convint qu'il était au bout de ses raisons.

L'auteur de la *Confidence* philosophique brode aussi sur le thème, dans une parodie de discours éclairé. Comme l'éducation des orangs-outangs aurait-elle produit des résultats ? Elle n'a été « confiée jusqu'à présent qu'à des matelots ou à des saltimbanques moresques ». « Un auteur moderne assure qu'elle pourrait être portée for loin, si des philosophes prenaient à cœur de la diriger par des traitements doux et des manières affables ». On a tout lieu d'espérer leur succès « puisque l'orang-outang a une langue comme nous, un cerveau comme le nôtre ». « Il est aisé de sentir les précieux avantages que le genre humain retirerait de ces tentatives²⁶ »...

IV. DU NÈGRE

L'orang-outang, « avec une main semblable à celle de l'homme, n'est qu'une brute, dit Mr. de Buffon, qui laisse entre elle et le Hottentot un espace immense ; une brute fort au-dessous du chien, du cheval, et même au-dessous du merle ». L'argument est répété, une fois encore, à l'occasion de la troisième édition des *Deux Indes* de l'abbé Raynal, dans le *Journal* de janvier 1782²⁷. Mais comment croire au progrès des « Nègres, Hurons, Hottentots »

²⁴ Cité par P. JULIARD, *Philosophies of language in eighteenth-century France*, The Hague : Mouton, 1970, p. 86-89. Cf. GOSSIAUX, p. 190 et 268.

²⁵ Opportunément cité par Delisle de Sales dans son chapitre sur l'âme des bêtes : MALANDAIN, p. 227.

²⁶ *Confidence*, sec. éd., Genève, 1776, t. II, [section] 21, p. 148.

²⁷ P. 9 sv.; *Mélanges*, I, p. 536.

quand on apprend d'un célèbre voyageur qu'un de ces peuples « n'a pas même un langage articulé » ? Le Catéchisme philosophique répond²⁸.

Ce que dit Dampierre²⁹ de leur langage, après les avoir entendus une minute ou deux, n'est pas plus recevable que le rapport de quelques Russes, qui entendant parler les Français, soutenaient que leur langue n'était pas articulée, malgré qu'on leur fit remarquer que toute langue inconnue et rapide paraissait telle... Enfin, quand il y aurait une nation sans langage articulé, il resterait à prouver que le principe de la raison périt essentiellement avec la signification des mots arbitraires³⁰.

Rendant compte de l'Essai sur l'origine et les progrès du langage de Lord Monboddo, le journal de juillet 1774 attaque par un autre angle l'allégeance aux idées d'Helvétius³¹. C'est à lui que serait emprunté le « système » qui fait se succéder historiquement langues gloussantes, balbutiantes et enfin parlantes. On se souvient que Pierre Kolbe, dans sa Description du cap de Bonne-Espérance de 1719, traduite en français en 1741, rapprochait les langues à clics du cris des « coqs d'Inde³² ». De Jaucourt, dans l'article Hottentots de l'Encyclopédie, écrira donc que ceux-ci « gloussent » pour se faire comprendre et Voltaire parlera du « glossement » dont ils usent « au lieu d'un langage articulé » (Lettres d'Amabed). « On sent, conclut Feller, toute l'estime qu'il faut faire d'une pareille philosophie. »

À quel point il récuse le principe d'un fondement purement physique de la parole, on le mesure dans la croyance qu'il accorde — mais il est vrai qu'il n'est pas à un miracle près — à l'épisode des « martyrs sans langue³³ ». Celui-ci est rapporté par l'abbé Berault-Bercastel dans son Histoire de l'Église (1779).

Dans la Mauritanie césarienne, le zèle de la vraie foi fut si général, que presque tous les habitants de Typase passèrent en Espagne, et s'exilèrent eux-mêmes, plutôt que de rester dans une église où les Ariens venaient d'établir un de leurs évêques. Le peu qui resta par l'impossibilité de s'embarquer, résista généreusement à toutes les sollicitations. C'est pourquoi le roi envoya un comte, avec ordre de leur couper à tous la langue et la main droite. Mais quoiqu'on leur eût coupé la langue jusqu'à la racine, ils continuèrent à parler : ils rendirent à la vertu du Très-Haut un témoignage d'autant plus glorieux, qu'il ne devait rien à la nature.

²⁸ P. 164 sv.

²⁹ Guillaume Dampier, *Nouveau voyage autour du monde*, Amsterdam : Marret, 1698. On y parle, p. 601, de la « langue » des Hottentots.

³⁰ *Catéchisme*, p. 164-67.

³¹ P. 83-84.

³² Cf. notre « Des glossements sans raison », *De l'origine du langage aux langues du monde. Études sur les XVIIe et XVIIIe siècles*, op. cit., p. 121.

³³ *Journal*, janv. 1780, p. 98; *Mélanges*, I, p. 237-38. Voir aussi le miracle de la jambe coupée qui repousse, chez un habitant de Saragosse, en mars 1640. L'épisode est discuté par Bergier dans son *Traité historique et dogmatique de la vraie religion* : *Journal*, oct. 1781, p. 64 sv.; *Mélanges*, I, p. 480 sv.

La véracité du fait est attestée de toute part : chez Victor de Vite, Enée de Gaze, Procope, Justinien. « Jamais prodige ne fut mieux constaté. »

Nul besoin, donc, du roman sensualiste, de son culte du langage et du constructivisme progressif des signes pour refonder le mot d'ordre du jour. « Il n'y a pas de nation où la raison ne se soit donné l'essor jusqu'à un certain degré. Point de nation où elle ne se développerait, si on la cultivait. » La réhabilitation de la « raison » primitive commencera par le cœur. Si les Noirs « ont peu d'esprit, ils ont beaucoup de sentiment » (ils se montrent « compatissants », « tendres pour leurs enfants », etc. — observations qui viennent peut-être, aussi, de Valmont de Bomare³⁴). Ils ont même « le germe de toutes les vertus ». Il est vrai que Feller en donne une autre image, quand il s'agit de contredire Raynal — Diderot et de dénoncer ses appels à la libération violente des opprimés. Les Deux Indes ont la manie du bon sauvage. Si les lois des Iroquois ou des Hottentots « autorisent ou tolèrent les plus grandes abominations, ces abominations deviennent des vertus ».

*

Le principe de l'égalité virtuelle des races n'ira pas, chez Feller, jusqu'à lui tirer deux lignes de compassion à l'égard des victimes de l'inégalité réelle. Tout au plus se permet-il d'incriminer obliquement et de manière vague une société « où l'esprit d'intérêt étouffe les sentiments de la nature, où l'on vend et achète des hommes comme des ballots de toile d'Inde » (encore ceci prend-il place dans une diatribe sur *Les dangers des spectacles*³⁵). Il ne montre d'ailleurs que mépris pour le peuple, quand celui-ci ose manifester son indépendance. Lors du triomphe de Voltaire, le philosophe est accueilli dans la cour de la Comédie française par « les marchandes de pomme, les savoyards, toute la canaille du quartier³⁶ ». Inutile de dire que le Journal ne manque pas une occasion de reproduire ce qui peut combattre l'idée d'égalité — répandue « pour donner aux libertins et aux dissipateurs les moyens de réparer leur fortune en dépouillant ceux qui ont su conserver la leur » (à propos de l'autorité des deux puissances de l'abbé Pey³⁷). Ne mélangeons pas

³⁴ T. III, p. 61 : « Quoique les nègres aient peu d'esprit, ils ne laissent pas d'avoir beaucoup de sentiment, ils sont gais ou mélancoliques, laborieux ou fainéants, amis ou ennemis, selon la manière dont on les traite. Lorsqu'on les nourrit bien, et qu'on ne les maltraite pas, ils sont contents, joyeux, prêts à tout faire, et la satisfaction de leur âme est peinte sur leur visage; mais quand on les traite mal, ils prennent le chagrin à cœur, et périssent quelquefois de mélancolie. [...] Ils sont naturellement compatissants, et même tendres pour leurs enfants. »

³⁵ Ouvrage du chev. de Mouhy; compte rendu dans le *Journal* d'avril-mai 1781, p. 560 sv. et 9 sv.; *Mélanges*, I, p. 372.

³⁶ *Journal*, mai 1778, p. 27.

³⁷ *Journal*, mars 1781, p. 391 sv.; *Mélanges*, I, p. 342

position anthropologique et politique. L'esprit du Hottentot ou du nègre est égal au mien dans le sens où

mon âme, pure intelligence, capable de penser, de réfléchir, de connaître, de juger, capable surtout d'aimer, mon âme est aussi excellente, est une substance aussi sublime que l'âme d'un empereur. [...] Sous ce point de vue, par leur essence intime tous les hommes sont égaux ; mais il est faux qu'ils soient, ou qu'ils puissent être égaux par état³⁸.

L'égalité de « l'essence intime » s'allie-t-elle chez Feller avec des rancœurs plus obscures pour produire une défiance à l'égard de tout ce qui approche du « génie étonnant³⁹ » ? Ce n'est pas seulement l'intelligence perverse des philosophes modernes, si séduisante pour les femmes, qui est visée⁴⁰. Un certain comte de Houx de Dombasle adresse à l'abbé, en août 1778, un courrier de Nancy rapportant « une des choses les plus dignes de tenir place dans votre journal⁴¹ ». Deux enfants de moins de douze ans ont exposé leurs connaissances au cours de quatre séances publiques tenues devant « ce qu'il y a de plus éclairé dans cette ville », « au grand étonnement et à l'applaudissement universel d'une nombreuse assemblée ». « Ils ont répondu sur les langues allemande et italienne », exposé les systèmes de Ptolémée et de Copernic, expliqué les mathématiques selon La Chapelle et Clairaut — l'homme qui rend compte de la forme de la terre par la pesanteur, en alimentant la physique désacralisée. Ils ont accroché le bouquet en interprétant, accompagnés par un « brillant orchestre », des compositions de Humble et de Nardini. Feller garde la tête froide. On aurait tort « de supposer la nécessité ou même la convenance de hâter d'une manière si pressante les progrès de l'esprit ».

Il reste toujours quelque doute sur la solidité et la véritable étendue de ces connaissances prématurées. Tandis que la plupart des auditeurs les regardent comme des notions raisonnées, des personnes plus difficiles les attribuent précisément au mécanisme de la mémoire. Il faut convenir que pour peu qu'on éloigne les élèves de ces sortes de répertoires où leur science est détaillée, ils sont étrangement embarrassés et ne disent plus rien qui vaille. [...] Il faut convenir qu'il serait d'un usage très-dangereux d'exiger la même chose indistinctement de tous les enfants de cet âge. Ce serait le moyen d'en hébéter le grand nombre, et d'anéantir les talents qui exigent généralement un développement plus progressif et plus lent. [...] Quand la nature parvient à faire avec succès de premiers efforts si extraordinaires et si merveilleux, il

³⁸ Compte rendu du *Père gouverneur de son fils*, par de Jumigny, 1780; *Journal*, sept. 1781, p. 81 sv.; *Mélanges*, I, p. 461.

³⁹ *Observations sur l'état actuel de la littérature* de l'abbé de Fontenai; extraits dans le *Journal*, juillet 1781, p. 339 sv.; *Mélanges*, I, p. 400.

⁴⁰ On leur adressera le discours du *vieillard abyssin* mis en scène par l'abbé Rably, dans un catalogue des « principes absurdes » dont on empoisonne les esprits « Que nous importent les éclats de génie dont nous inonde ce citoyen, dès qu'il nous précipite dans l'abîme »? *Journal*, déc. 1780, p. 471 sv.; *Mélanges*, I, p. 301.

⁴¹ *Journal*, oct. 1778, p. 177 sv.; *Mélanges*, I, p. 150-53.

semble qu'elle se hâte de les désavouer. Nous ne voyons pas que ces jeunes savants tiennent de grandes places dans la république des lettres...

L'attitude du *Journal historique et littéraire* à l'égard des deux surdoués comporte pour le moins l'ambiguïté de son « archéo-égalitarisme ». Difficile de dire si prime en l'occurrence le bon sens pédagogique de l'ancien jésuite, réclamant pour tous la règle de l'apprentissage « progressif », ou s'il refuse l'application à tous d'un enseignement d'élite, réservé à « quelques jeunes gens singulièrement vifs et spirituels ». Anti-raciste pour le fond, Feller ne pouvait être dans les faits que traditionaliste maniaque, porteur d'un système de pensée dont il assumait les aspects les plus dignes sans être en mesure de leur donner vraiment réalité⁴².

⁴² TROUSSON, p. 114-15 : « Plus Feller s'obstine, et plus il s'affirme comme un combattant d'arrière-garde, représentant d'un monde près de disparaître ». L'interdiction du *Journal historique et littéraire* en tant que « libelle séditionnel », en 1788, scelle son rejet dans une « archéologie de la pensée » qui a encore devant elle quelques beaux jours. Les idées de Feller, « enterrées par la Révolution française, retrouvent un écho durable sous le régime hollandais et au-delà ». Il « peut passer pour un précurseur de la presse catholique du dix-neuvième siècle et en particulier du *Spectateur belge* de l'abbé de Foere ».